

LA TRIBUNE de L'IMMIGRATION

Organe régional du Centre d'Action et de Défense des Immigrés

Direction, Administration :
2, rue Aifieri, 2 - MARSEILLE

(C. A. D. I.)

Tarif des Abonnements :
1 an.. 90 francs - 6 mois.. 47 francs
3 mois.. 25 francs



PAYSANS IMMIGRÉS AU TRAVAIL !

La bataille de la production bat son plein. Le pays appauvri par l'occupation nazie doit se remettre en état de procurer le nécessaire à la vie de tous.

Les villes et les campagnes qui se sont trouvées au sein du combat des armées sont partiellement, et souvent totalement, détruites.

D'immenses forces matérielles et humaines font défaut en ce moment, alors que le pays doit reprendre sa vie normale, et son activité.

L'agriculture joue un rôle de premier plan dans la vie du pays. Les paysans qui ont participé si activement à la Résistance, doivent de nouveau être en première ligne dans le combat pour la reconstruction.

Il y a urgence à remettre en marche l'agriculture.

Nous nous adressons aux paysans italiens, arméniens et espagnols, à tous les paysans immigrés : « Vous avez fait votre devoir en cachant les réfractaires dans vos fermes, en approvisionnant les maquisards, vous étiez aux côtés des patriotes dans toutes les batailles pour la libération de la France ! Votre passé vous oblige à continuer, à décupler vos efforts dans la nouvelle bataille de la production.

« Votre travail d'aujourd'hui prendra, certes, un autre caractère, et il vous sera plus facile de le réaliser. Comme tous les habitants de France, vous êtes libérés de la terreur de la Gestapo qui pesait sur vous, vous ne craignez plus la mort et la rapine, la destruction de vos fermes, le vol de vos récoltes, vous n'aurez plus l'obligation de ravitailler vos ennemis. »

Paysans italiens !
Paysans arméniens !
Paysans espagnols !

Les soldats du front, ceux qui sont déjà dans la neige jusqu'à la poitrine, ont besoin de votre blé, de vos pommes de terre, de tous vos produits, pour pouvoir résister et se préparer à l'assaut final.

Les soldats du front sont ceux que vous avez nourris dans le maquis, vos amis, vos fils, les vaillants libérateurs des F.F.I. et à côté d'eux la glorieuse armée d'Afrique.

Quand ils ont faim, ils pensent à vous.

Ils ne doivent pas avoir faim !

C'est à vous de résoudre le problème de leur ravitaillement.

Les ouvriers de la ville attendent votre apport. La production industrielle doit être remise en marche. Nos F.F.I. ont besoin d'armes pour porter le dernier coup à l'ennemi hitlérien dans son propre berceau, à Berlin !

Les usines, les ponts, le matériel roulant détruits doivent être remplacés.

Vous avez besoin de machines agricoles, de tissu, de savon. Les ouvriers de la ville peuvent vous les fournir.

Mais ils ont besoin que vos greniers et vos étables soient à leur disposition.

Ouvriers et paysans, la main dans la main, étroitement unis, en avant pour le combat de la production !

Paysans ! Vous êtes les premiers à combattre le marché noir.

Vos produits ne doivent plus prendre le chemin de la spéculation des masses appauvries.

Ne vous laissez pas tenter par le prix qu'on vous offre en cachette. C'est ce prix qui fait la vie chère, non seulement pour ceux de la ville, mais pour vous-même. Ce sont ceux à qui vous vendez les pommes de terre au prix double, qui vous vendent le savon au prix triple de sa valeur.

Les rois du marché noir se sont enrichis sous l'occupation allemande.

Aujourd'hui, ils doivent être mis à la porte par les paysans eux-mêmes, et être dans l'impossibilité de pratiquer leur infâme besogne.

Devant nous s'ouvre l'hiver.

Sans doute, nous avons l'espoir que c'est le dernier que nous passerons en guerre. Mais ce sera encore un hiver rude, avec les faibles possibilités de ravitaillement dont nous disposons.

Durant cet hiver, vous allez ouvrir largement vos greniers, vos poulaillers, vos étables pour les soldats du front, pour les ouvriers de la ville, pour les enfants, les vieillards.

Préparez-vous dès maintenant aux grands travaux du printemps, qui doivent ouvrir de nouveau la voie à la prospérité.

Paysans italiens !
Paysans arméniens !
Paysans espagnols !

A vous de faciliter la bataille de la production, qui est la bataille de la RECONSTRUCTION, la bataille de :

« Mort aux nazis ! »
« Pour que vive la France ! »

11 NOVEMBRE - LA JEUNE FRANCE DÉFILE

La France pleure ! Trahie par un aventurier qui la vend à l'Allemagne, martyrisée par des bandits qui la croient abattue, elle cherche sa voie et dans le silence prépare le chemin de sa victoire.

11 Novembre 1940 ! Après six mois d'asservissement et de larmes, le peuple a vu où était

son devoir. Et devant l'ennemi furieux et étonné les patriotes vont s'incliner devant le héros inconnu de l'Arc de Triomphe affirmant leur volonté d'engager le combat afin que les nazis vaincus fuient ce pays qu'ils souillent de leur présence.

Et dans cette manifestation héroïque, où le peuple de France

trace son avenir, les Jeunes de Paris forment la plus grande majorité.

Déjà le sang a coulé et des jeunes victimes gisent sur les Champs-Élysées.

A partir de ce moment, la lutte est engagée et les Hitlériens comprennent de plus en plus que leur sécurité est menacée et que la flamme qui brille sous l'Arc de Triomphe a son écho dans le cœur du peuple.

Quatre ans ont passé, et pour la première fois, le 11 Novembre, peut être fêté officiellement.

Dans le défilé de tous ceux qui vont saluer les couronnes déposées aux Mobs, les jeunes ont eu la place importante à laquelle ils avaient droit, car ils ont joué un rôle primordial dans la seconde bataille de France (victorieuse, celle-là).

Et c'est pour cela que l'on voit en grand nombre des visages de vingt ans qui défilent avec le sérieux et la gravité qu'ils ont acquis dans le combat où tant de leurs frères ont péri.

Ils martèlent d'un pas martial les pavés de la Corniche, et ils sont fiers car ils savent que grâce à eux, la France peut maintenant reprendre sa place dans le monde.

Parmi ces soldats qui s'avancent en rangs serrés et réguliers, il y a de nombreux immigrés. Eux aussi, ils ont su lutter et offrir leur vie pour la défense de la Nation française et de la Liberté.

Non seulement ces troupes veulent saluer en cette journée du 11 Novembre tous ceux qui se sont sacrifiés pour la grandeur de la France, mais ils entendent affirmer leur volonté de continuer la lutte et de réaliser leur vœu le plus cher : Aller jusqu'à Berlin.

C'est à Berlin que ce drapeau tricolore qui a flotté au milieu de toutes les batailles, qui s'est incliné devant ceux qui sont morts pour qu'il reste intact, claquera afin qu'une fois encore les Allemands imploront la pitié d'un monde qu'ils ont voulu anéantir.

C'est à Berlin que les jeunes immigrés iront avec leurs frères français, afin que leur ennemi mortel soit écrasé à jamais et pouvoir obtenir une vie meilleure.

LES IMMIGRÉS — ET LA GUERRE —

Chaque jour, les journaux nous rapportent des propos recueillis de la bouche même des grands hommes d'Etat des pays Alliés : « La guerre continuera peut-être jus-
lement. Ne voyons-nous pas encore quelque 70.000 boches qui, à Saint-Nazaire ou ailleurs terrorisent et assassinent encore des Français ? »



qu'à l'été prochain » ; « Elle sera dure et exigera beaucoup de sacrifices et de sang. »
La France, notre patrie d'adoption, n'est pas encore libérée tota-

Les immigrés qui, d'un élan magnifique se sont battus contre le nazisme, après quatre ans de lutte clandestine, et ont participé à la libération du sol qui leur était devenu cher, revendiquent l'honneur de continuer la lutte aux côtés de leurs frères français. Ceux qui ont lutté et souffert comme les citoyens de ce pays veulent faire payer cher à l'hitlérisme ses crimes et sa bestialité.

Le juif veut venger les millions de femmes, d'enfants et de vieillards qui, après avoir connu les tortures les plus cruelles qui se puissent concevoir ont fait payer aux nazis les meurtres dans les chambres à gaz et la mort dans les tranchées de chaux vive.

L'Italien veut non seulement faire payer à Hitler les crimes commis contre les patriotes italiens de Milan, Turin, Florence, etc... mais encore il veut effacer le souvenir du coup de poignard donné le 10 juin 1940 à la France blessée, en versant son sang pour la libération de la France, et en châtiant le fanfaron assassin Mussolini et sa clique.

Les Espagnols, eux aussi, luttent déjà pour faire de leur Patrie la véritable amie de la France en renversant la dictature insupportable et abjecte de Franco, et en instaurant la République, condition de paix franco-espagnole.

Toutes les autres immigrations, arménienne, yougoslave, autrichienne, les antinazis allemands, tous veulent se battre pour que le monde entier soit une fois pour toutes délivré du fascisme.

C'est pourquoi il est souhaitable que l'on permette aux immigrés de former des bataillons d'immigrés comme celui qui combat actuellement dans les Forces Françaises de l'Intérieur.

Il faut permettre à ces hommes de clamer leur haine envers un régime qui voulait entraîner l'humanité dans sa ruine matérielle et morale, et, aussi de montrer leur attachement et leur amour à la France.

La Direction du C. A. D. I.

LES IMMIGRÉS ONT PARTICIPÉ A L'INSURRECTION NATIONALE

ils participeront
à la bataille de la production

Après la bataille pour la libération, le mouvement syndical ouvrier reprend une activité normale dans notre pays. Les ouvriers, ouvrières, employés, adhèrent à leurs syndicats. Le personnel des services publics fonctionnaires, ingénieurs, techniciens, viennent à nous. Notre C.G.T. sort de l'épreuve plus puissante que jamais ; il est vrai qu'elle a pris une part active à la vie clandestine de notre pays, elle a donné un tel

patrie parce que l'opresseur fasciste les menaçait chez eux ; ils sont venus chez nous en toute confiance dans notre belle France, terre d'asile des opprimés ; nous ne voulons pas les décevoir.

Dès la libération, notre C.G.T. a lancé un appel à tous les travailleurs et leur a demandé de redoubler d'efforts afin de hâter la victoire que nous souhaitons tous.

Travailleurs français et immigrés ont répondu présent, mais il faut produire encore plus, l'assaut final qui portera nos armes à Berlin détruira à tout jamais la machine de guerre allemande.

Dans les chantiers, les usines, la production doit être portée au maximum ; nous avons tous le devoir de fournir des armes, des munitions, des vêtements à ceux qui luttent contre le fascisme assassin.

Dans la bataille contre l'opresseur, l'union des combattants français et immigrés a été réalisée.

En avant pour chasser les saboteurs et frapper les coupables.

Nous avons gagné ensemble la bataille de la libération, nous gagnerons celle de la production ; notre bien-être, notre liberté en dépendent comme en dépend la grandeur de nos pays.

par Lucien MOLINO
Secrétaire général de
l'Union départementale des
syndicats ouvriers
des Bouches-du-Rhône

contingent de militants à la résistance, beaucoup sont tombés pour que vive la France, il est normal que tous les ouvriers s'organisent en son sein.

Les immigrés qui ont combattu aux côtés de leurs frères français affluent nombreux à notre mouvement syndical ; nous sommes heureux de les compter parmi nous ; qu'ils soient persuadés que nous veillerons à ce qu'ils touchent les mêmes salaires et aient les mêmes avantages que les travailleurs français.

Nous voulons aider de toutes nos forces ceux qui ont fui leur

Dans notre prochain numéro paraîtront :
le portrait et le commentaire de la dernière lettre de
Missak Manouchian
et sa biographie, par un ancien ami de l'ancien chef des partisans immigrés

LA VIE REGIONALE

SOUS LES AUSPICES DE LA JUNTA SUPREMA

L'ASSOCIATION FRANCE - U.R.S.S.

UNE CONFERENCE DE L'U.N.E. A EU LIEU A TOULOUSE

a célébré dimanche

le 27^e anniversaire de la République Soviétique

DEVANT UNE FOULE ENTHOUSIASTE

Toulouse a pris le visage d'une cité catalane. Toute l'Espagne exilée s'est donnée rendez-vous place du Capitole, autour du quartier général des guerrilleros, de la Casal-Catala et de l'hôtel du Grand-Balcon où siège l'U. N. E.

A la Chambre de commerce, jeudi matin, s'ouvre la première séance du Congrès. Après les hymnes alliés, les acclamations saluent la France. Le docteur Agüesta préside. Tous les partis politiques sont représentés. Durant cette première journée, de nombreux orateurs prennent la parole pour exhorter à la lutte contre Franco et la Phalange.

Francisco de Trova vient parler de la collaboration des républicains à la Junta Suprema de Madrid. Mme Julia Alvarez salue les Guerrilleros au nom du parti socialiste. Viennent ensuite Arquelles, délégué de l'Afrique du Nord et du Parti communiste; Pascual, au nom de la Confédération Nationale du Travail; Martarelle, de l'Alliance Catalane; Pia, du Front Libérateur Galicien. Le général Riquelme exprime, devant l'assemblée debout, son admiration devant les victoires de l'armée française et adresse un appel aux militaires espagnols :

« Que signifie une Armée Nationale ? dit-il. Ces mots n'ont pas d'autre interprétation que celle d'être le bras armé du peuple qui forge l'instrument de la lutte pour défendre la terre où il est né, où il a écrit son histoire de plusieurs siècles et dans laquelle il a créé et donné la vie à toutes les manifestations de son esprit. »

L'écrivain Corpus Barga flétrit l'assassinat, dans la ville de Grenade, par la Phalange, du grand poète Garcia Lorca.

Au nom des catholiques, le Révérend Père Villar, ancien bibliothécaire du Pape, déclare que les catholiques espagnols sont groupés dans l'Union Nationale derrière la Junta Suprema, et combattent Franco et la Phalange dans l'armée des Guerrilleros.

Le Pasteur Arias Castro, de l'Eglise évangélique espagnole, espère que les résultats de la Conférence seront bien accueillis par les pays protestants, Amérique du Nord, comme Angleterre. Après le représentant du C.A.D.I., l'ancien gouverneur de Jaen, Martin de Villodres, révèle certaines atrocités de la répression phalangiste. Ferrer, pour le Comité de l'U. G. T., indique que l'U.N.E. reçoit l'appui des syndicats.

L'après-midi, Henrique de Santiago, président du Parti Socialiste, informe l'auditoire de l'adhésion de son parti à la politique de la Junta Suprema. Après lui, Jésus Martinez, secrétaire général de l'U. N. E. exprime sa satisfaction de voir aujourd'hui sur la sol d'Espagne comme sur la terre de France l'union totale des Espagnols, du catholique au communiste, du républicain au monarchiste, du Catalan au Galicien.

Il parle des vicissitudes de la guerre mondiale, dont le résultat a été que beaucoup de peuples dominés par la barbare nazie, ont adopté pour se libérer la forme typique de la lutte de guerrillas. Il rappelle l'existence des 300.000 hommes que Franco a alignés le long de la frontière hispano-française dans le seul but d'aider les Allemands qui luttent encore à l'ouest de la France... La Junta Suprema est née en France de toutes les façons, avec ou sans l'aide des réfugiés espagnols en France, parce qu'elle a compris le moment historique que vit l'Espagne et la nécessité impérieuse d'en finir avec le phalangisme.

Il dit ensuite que le programme de l'U. N. E. est parfaitement compatible avec toutes les idéologies et n'empêche pas la liberté de chacun des groupes politiques qui la forment. Il continue par une

analyse méthodique du programme de base de l'U.N.

Le programme de l'Union Nationale

Le combat de l'Union Nationale contre le franquisme, sans trêve ni merci est pour le rétablissement en Espagne d'un gouvernement d'Union nationale, où seront représentées toutes les tendances politiques et qui applique le programme suivant :

1^o Rupture de tous les liens qui attachent l'Espagne à Hitler et aux pays de l'Axe; adhésion aux principes énoncés à la conférence de Moscou;

2^o Epuration de l'appareil de l'Etat, principalement de l'armée, des phalangistes qui ne pourront probablement pas prouver qu'ils l'ont fait par force;

3^o Amnistie pour tous les persécutés par la Phalange pour motifs politiques; nullité des sanctions prises contre les juridictions spéciales (tribunaux militaires, responsabilités politiques, etc.); réparation des torts causés par d'injustes sanctions administratives ou pénales;

4^o Rétablissement des libertés d'opinion, de presse, de réunion, association de conscience et de pratiques privées ou politiques de cultes religieux;

5^o Politique de reconstruction de l'Espagne qui assure à tous les Espagnols les conditions élémentaires de vie économique, sociale et culturelle inhérentes à la dignité de la personne humaine; révision des fortunes illicites amassées pendant la période franquiste;

6^o Création et préparation des conditions nécessaires pour préparer les élections pendant lesquelles les Espagnols démocratiquement désigneront une assemblée constitutive qui demandera des comptes de sa gestion au gouvernement de l'Union Nationale et qui promulguera une constitution de liberté, d'indépendance et de prospérité pour l'Espagne.

Des résolutions sont prises ensuite pour ne pas tolérer d'aucu-

ne manière les fausses sorties d'une dictature militaire ni d'une restauration monarchique, qui équivaldraient à maintenir les mêmes abus que le régime franchophalangiste. Et pour de tels criminels, la seule réponse à réserver est la cravate de chanvre.

Contre l'attentisme

« Tous ceux que l'égoïsme laisse insensibles aux atroces douleurs de notre peuple, pour ceux qui deviennent accommodants et qui ne sentent pas la moindre inquiétude pour que cesse au plus tôt le martyre des Espagnols, pour ceux qui calculent, et ne veulent pas offrir leur poitrine et lutter jusqu'à la mort si c'est nécessaire pour déloger Franco, pour tous ces mauvais Espagnols tous ceux qui ont suivi les consignes de la propagande franquiste qui prétend interdire notre unité, opposent des scrupules faux et sectaires... »

Une seule volonté : reconquérir l'Espagne

L'ultime session se poursuit avec les discours de Pascual, représentant la C. N. T., le colonel Paz, une intervention de Julia Alvarez, une représentante de l'Union des Femmes de France, M. Coquelin, de « France-Presse », Arnau, de la C. N. T., Marin Claire, de la Gauche Républicaine de Santiago, président du P. S. O. E.

A la clôture, prit la parole Neeleck Nek, ancien combattant des Brigades Internationales qui rappelle la participation qu'ont prise les hommes de tous les pays aimant la liberté dans la défense de Madrid.

M. Emile Bourgeois, commandant des F.F.I. prend ensuite la parole : « Nous avons lutté ensemble, et avec notre sang, nous avons signé un pacté avec les Espagnols. Nous disons à ceux qui veulent nous diviser : France avant tout. Vous Espagnols, devez dire : Espagne avant tout. »

Finalement, le secrétaire de l'Union Nationale en France, Jé-

sus Martinez, clôture la Conférence. Il affirme qu'une chose a été pleinement manifestée : la volonté et l'unité de tous dans le désir de reconquérir l'Espagne. Il offre la présidence du Secrétariat dans le Comité amplifié de l'Union Nationale au général Riquelme, et demande que s'incorporent au secrétariat un représentant de chaque région, un dirigeant de chaque parti et de chaque syndicat de ceux qui constituent le grand mouvement de l'Union Nationale Espagnole.

La séance est ouverte aux sons de « La Marseillaise » et du nouvel hymne russe joué par la musique municipale. M. le professeur Petit, après avoir salué les person-

nalités présentes, ouvre la séance par une vibrante allocution :

« Voici, dit-il, la patrie reconquise, cette patrie de 170 millions d'hommes, faite de onze républiques, de tant de peuples si différents par leur type ethnique, leur langage, leurs coutumes, mais indissolublement liés par le même idéal humain et la même foi dans l'humanité. La patrie du labeur prodigieux, mais aussi de la joie et de la jeunesse, la patrie qui ne connaît ni la trahison, ni la félonie, la grande patrie aimée qu'on aime jusqu'au sacrifice. »

Ayant ainsi parlé de la Russie et célébré l'amitié franco-soviétique, M. le professeur Petit passe successivement la parole au colonel Cranville, bouillant d'enthousiasme, qui rappelle le communauté de lutte des maquisards français et du peuple soviétique envahi par les nazis; à M. Joannès, du Parti communiste, dont l'éloquent discours soulève à plusieurs reprises les bravos de la salle, et à M. J. Leman, président du Comité national France-U.R.S.S.

La parole est enfin donnée à M. A. Fourneau, secrétaire de l'Association.

Il rappelle les témoignages de Roosevelt, Winston Churchill, du général de Gaulle qui à plusieurs reprises affirmèrent que « sans l'armée soviétique, le sort du monde eût été changé ». L'actuel secrétaire du nouveau Comité fait ensuite l'historique précis des accords et des pactes qui lièrent la France à la Russie sous divers gouvernements de nuances bien différentes. En fait ces pactes furent favorablement accueillis dans le passé parce qu'ils constituaient une nécessité géographique, économique et politique.

Tour à tour, les événements d'Espagne et les fameuses séances du Comité de Londres, Munich, etc., sont évoqués par l'orateur, qui nous explique l'attitude de la Russie au début de la guerre, et leur accord commercial avec l'Allemagne presque aussitôt suivi de l'agression hitlérienne qui aboutira à la déroute des nazis.

La France, pays de la liberté, sait aujourd'hui choisir ses amis.

MISE AU POINT

Il a été publié la semaine dernière dans les colonnes de ce journal un compte rendu de la fête de la libération de la Grèce. Nous nous excusons de certaines inexactitudes de cet article. Nous attribuons par inadvertance à M. Clocanas des paroles concernant le chef de la Révolution de 1922, le général Plastiras. Ce dernier est resté en France pendant l'occupation.

D'autre part, le cri : Vive le général Plastiras, qui a provoqué les applaudissements nourris de l'assistance, est venu de la foule immédiatement après l'allocution de M. Clocanas.

AU CAMP DE GURS



Les internés ont été chargés de trier les lentilles. Il y a beaucoup plus de cailloux que de lentilles. Pour se consoler, un intéressé lance : « Vous savez que les lentilles contiennent du fer ! ». Et l'autre de répondre : « Zut, alors, si on doit encore trier des clous ! ».

MISE AU POINT

Il a été publié la semaine dernière dans les colonnes de ce journal un compte rendu de la fête de la libération de la Grèce. Nous nous excusons de certaines inexactitudes de cet article. Nous attribuons par inadvertance à M. Clocanas des paroles concernant le chef de la Révolution de 1922, le général Plastiras. Ce dernier est resté en France pendant l'occupation.

D'autre part, le cri : Vive le général Plastiras, qui a provoqué les applaudissements nourris de l'assistance, est venu de la foule immédiatement après l'allocution de M. Clocanas.

VOLK UND VATERLAUD

Journal antinazi, diffusé clandestinement dans la Wehrmacht créé par des émigrés et des prisonniers

(Extrait de « Témoignage Chrétien »)

Beaucoup de nos lecteurs ont eu entre les mains, pendant l'occupation, ces minces tracts ronéotypés allemands, intitulés : Volk und Vaterland (Peuple et Patrie) que des diffuseurs courageux répandaient parmi les membres de la Wehrmacht.

Il est aujourd'hui possible de donner quelques précisions sur cette résistance à l'intérieur de l'armée allemande. Les journaux et tracts dont nous avons parlé comme d'ailleurs certaines émissions radiophoniques clandestines, étaient inspirés, en France, par le « Comité Allemagne libre pour l'Ouest » (C.N.A.L.). Ce dernier fut fondé à Moscou, le 14 juillet 1943, par un groupe d'émigrés et de prisonniers allemands, réunis, en dehors de toute considération politique ou religieuse, pour abattre l'hitlérisme et obtenir la paix.

Du mouvement lui-même on ne peut dire que peu de choses. On sait qu'à sa tête se trouvent un homme de lettres : Erich Weinhart ; un général : von Seydlitz ; un ouvrier, etc... et qu'après la pendaison du maréchal von Witzleben, instigateur de l'attentat contre Hitler, le mouvement vit se joindre à lui le maréchal Paulus, le vaincu de Stalingrad.

Il publie un nombre important d'organes, une dizaine pour le seul front de l'Ouest, qu'il déclare financer uniquement par des fonds détournés des caisses de l'Etat allemand et des dons d'amis divers. Le nombre de ses membres actifs pouvait s'évaluer à 2.000 environ à l'Ouest, vers le mois de novembre 1943. Depuis le chiffre a dû augmenter. Sous l'impulsion du C.N.A.L. beaucoup de soldats se sont rendus aux mouvements de Résistance français ou même ont collaboré avec eux au cours des récents événements.

Le programme du Mouvement comporte trois points principaux :

- 1° La chute de Hitler et du régime nazi et, par conséquent, la conclusion de la paix.
- 2° La constitution d'une Allemagne démocratique, libre et forte.
- 3° L'engagement d'évincer de ce pays tout reste d'hitlérisme et de militarisme, toute tendance susceptible de déclencher une nouvelle guerre.

En demandant la chute du nazisme et de la paix, le C.N.A.L. fait une incontestable œuvre patriotique ; il préconise la seule solution capable d'éviter à l'Allemagne une saignée épouvantable et une ruine totale.

Nous comprenons un pareil langage ; un homme politique doit toujours se guider d'après le salut de son pays. D'ailleurs, chrétiens, nous rejetons comme contraires à l'Evangile, et absurdes, tous les programmes tendant à la destruction de l'Allemagne et à l'anéantissement total du peuple allemand. Nous ne pouvons donc que nous incliner devant la noble entreprise du C. N. A. L. Mais lorsqu'on nous promet d'évincer de l'Allemagne future tout hitlérisme et tout militarisme, et que cette promesse doit nous inciter à maintenir dès l'abord une Alle-

magne libre et forte, il est permis de se demander si le C. N. A. L. mesure tout l'étendue de la tâche qu'il aurait à remplir pour que sa promesse pût être exécutée. L'esprit démocratique n'est pas entièrement mort outre-Rhin, c'est possible, mais la jeunesse, formée ou déformée par le régime, s'est ralliée dans sa presque totalité à une idéologie qui, avec son dynamisme irrationaliste, est profondément allemande.

Bien plutôt que vers une révolution démocratique, ou à une mutinerie militaire, nous voyons l'Allemagne aller vers une crise de suicide.

Paul HERY.

Aux Allemands anti-hitlériens

Suivant l'exemple de Paris, Lyon, Toulouse, etc. il vient de se former à Marseille un Comité du mouvement antihitlérien « l'Allemagne Libre ». Ce mouvement rassemble les Allemands qui ont participé à la lutte libératrice et, d'une façon générale, tous les émigrés allemands qui ont témoigné des sentiments antihitlériens, pour continuer et renforcer la participation à la lutte commune. Tous les Allemands antihitlériens qui cherchent le contact avec leurs compatriotes antihitlériens sont priés de se présenter à la Casa d'Italia, rue Aliéri, à Marseille, de 10 heures à midi et de 15 à 17 heures.

— ELSA —

1935. Dans la cour d'une école communale du 18^e arrondissement à Paris.

C'est le printemps, la nature est en fête. Les marnonniers commencent à montrer timidement leurs premières feuilles.

Les petites filles, ivres de joie, d'une joie sans cause, qui naît de leur jeunesse, du renouveau, du ciel bleu, s'amuse à bruyamment, courent sans but, s'envoient des ballons, se disputent, se poursuivent, détendent leurs jeunes muscles durant le quart d'heure réglementaire de la récréation.

Seule, dans un coin, une fillette observe. Un sourire triste et comme réçu se joue sur ses lèvres. Elle semble avoir une quinzaine d'années, mais dans ses grands yeux bleus, on lit déjà toute la tristesse du monde. Les enfants, de temps en temps, s'arrêtent près d'elle pour essayer de l'entraîner dans leur course folle. Mais elle secoue la tête, ces jeux ne sont pas pour elle. Trop de souvenirs récents l'assaillent encore.

Car cette petite fille si triste est une Allemande, oui, une Allemande, vous avez bien lu. Quel était son nom ? Je ne m'en souviens plus. Peu importe d'ailleurs, nous l'appellerons Elsa.

Elle était arrivée depuis peu en France. Elle avait fait partie des pitoyables convois de réfugiés allemands qui, renvoyés de port en port, cherchaient vainement un refuge à leur misère. La terre de France l'avait recueillie. Et maintenant, entourée de vagues amis, elle respirait enfin l'air de la liberté.

Elle n'était plus traquée, mais elle se souvenait. Oh, combien et-

Le coin du lecteur

Je suis immigrée et ai participé à la Résistance. De ce fait je fus obligée d'avoir de faux papiers : jusqu'à présent le ravitaillement m'a été délivré sans trop de difficultés, mais au renouvellement des carnets de fournisseurs on me refusa de le faire en me disant qu'il fallait que j'aille à la rue Grignan parce qu'il me manquait un numéro à la carte.

Mais là, on m'a demandé des photos, des certificats de logement, des certificats d'hébergement, etc..., que je suis incapable de fournir.

J'ai fait depuis longtemps déjà le nécessaire pour me mettre en règle mais c'est toujours à la Préfecture. Que dois-je faire car le ravitaillement m'est refusé.

Hélas, chère lectrice, l'Administration n'a pas changé. On y retrouve la même lenteur, la même mauvaise volonté, la même incompréhension. Nous ne pouvons que publier votre lettre et vous dire : « Prenez patience ».

Une autre lectrice nous écrit :

Je suis veuve de guerre. Mon mari était Italien. Je vivais avec la pension de guerre. J'ai 80 ans, le Consulat italien n'est pas encore arrivé. Je ne sais à qui m'adresser.

Le cas de cette lectrice est assez fréquent. Tous les jours des plaintes semblables nous parviennent. Immigrés italiens, cotisez-vous pour soulager la misère de vos compatriotes.

UN POLONAIS A PARIS

Frédéric Chopin, le nom est de consonnance française, mais celui qui l'a porté était Polonais. Polonais, en effet, descendant de Français, issu d'une famille française émigrée en Pologne, mâtinée de sang polonais, et de tempérament entièrement polonais. Celui qui était destiné à rendre ce nom immortel, a re-émigré en France pour y rapporter un nom français, un génie polonais et une gloire qui appartient à la Pologne en même temps qu'à la France. Ce laurier a été lié à la terre et nourri par deux racines.

Ce qui a amené Frédéric Chopin à Paris, c'était moins le souvenir plus ou moins conscient de ses origines françaises, que son appartenance au destin polonais de ce temps. Dans la première moitié du dix-neuvième siècle, la vie en Pologne n'était pas viable pour les Polonais indépendants et épris de liberté, et qui n'étaient pas absolument forcés de vivre dans leur pays opprimé et mortifié par le Tsar. C'était l'époque où « l'ordre régnait à Varsovie », où la Pologne, particulièrement chère aux esprits libres, était le prototype du pays malheureux, et où les affaires de Pologne, les luttes des Polonais éternellement insoumis et qui, toujours de nouveau faisaient flamber la révolte, étaient une affaire de cœur pour tous les Européens au grand cœur. C'était l'époque où le réfugié polonais, le « noble Polonais » à la figure pâle et aux yeux ardents, était l'émigré modèle, l'émigré par excellence, le combattant pour la grande cause commune de la liberté, ayant souffert dans sa chair et dans son âme des persécutions des tyrans. A cette époque, la non-intervention qui ne pouvait que favoriser l'oppression était inconcevable aux peuples généreux et particulièrement au peuple français qui, toujours, réclamait à ses gouvernements la protection et le sauvetage de ces malheureux Polonais. Et, à cette époque, le droit d'asile était incontesté : ceux qui venaient demander asile aux foyers français n'étaient point des étrangers ou des métèques, mais des amis qu'on chérissait.

Chopin, donc, a trouvé à Paris le plus large accueil et la compréhension la plus sensible justement parce qu'il était Polonais. Toutes les maisons de Paris étaient ouvertes pour lui ; et il y a vécu, admiré et adoré, recherché et choyé, la vie intense des grands artistes parisiens. Que ce soit le célèbre amour qui le liait à George Sand, que ce soit l'amitié qui l'associait aux poètes et aux écrivains, tout l'intégrait dans la vie de Paris ; rien, si ce n'était la maladie et sa mort prématurée, n'entravait l'éclosion de son génie créateur. Les Français dont il fréquentait les salons, ces « salons » qui alors étaient une puissance publique et dans lesquels Chopin prodiguait son éminent talent de pianiste, savaient très bien ce que cet émigré leur apportait.

Ce n'était pas seulement ce ta-

lent de pianiste presque miraculeux dont l'attitude est devenue un des symboles de l'époque ; ce n'était pas seulement l'originalité de ses œuvres qui consistait dans le fait que ses compositions, les premières en somme, étaient entièrement « pensées » dans le sens du piano, instrument d'introduction relativement nouvelle, et non traduites pour le piano d'une conception au fond orchestrale. C'était plutôt l'originalité intrinsèque qu'imprimaient à son œuvre ses origines polonaises.

Parce que, si sa musique est musique cultivée, on pourrait dire une musique « mondaine » (et ce vocable n'a, dans ces circonstances, et pour cette époque, rien de péjoratif), effectivement une musique qu'il jouait et qu'on jouait dans les salons, elle tire sa sève du souvenir des vastes plaines languoureuses et passionnées de la Pologne, et du destin de martyrs héroïques qui était alors celui des Polonais. La mélodie de Chopin, c'est le chant d'un violon solitaire dans le crépuscule, aux confins d'un village polonais et de l'étendue des champs. Ses valses ne sont point des valses viennoises, ce sont des danses popularisées, approfondies et réhaussées, des châteaux polonais, ou franchement, comme les mazurkas, des danses paysannes annoblies. Une plainte sourdement monotone et mélodieuse comme celle du prélude dit de « la goutte de pluie » vient, même si cette goutte de pluie qui a excité l'imagination créative du compositeur a frappé contre une fenêtre à Auteuil, des profondeurs du paysage polonais. Même dans la cadence lourde et dans la triste tendresse de la « Marche funèbre » chemine et pleure, touchante apparition sous le voile du romantisme européen généralisé, l'âme polonaise. Chopin a transcrit, dans ses plus belles réussites, plus d'une chanson populaire de son pays natal (comme celle « Ten souvenirs-tu, brave Lajienka »). Et le fol emportement de l'Etude dite « de la Révolution », c'est, débordant de vaillance et d'espoir, l'esprit indomptable de ce peuple rebelle qu'au cours du siècle entier l'oppression n'a pu ni exterminer ni soumettre.

Tous les élans magnifiques de ce peuple, ses joies et ses tristesses, Chopin les a fait résonner en France, il en a enrichi le patrimoine musical, artistique, culturel du pays qui l'avait accueilli, de sa patrie d'adoption. Entièrement Parisien, entièrement Polonais, Chopin a indissolublement uni dans son œuvre deux forces qui ne se contredisent pas, mais qui se complètent. Entièrement Parisien, foncièrement Polonais, et aux deux titres Européen, il a laissé une œuvre qui appartient au monde, et que le monde reconnaissant gardera longtemps. Si la Pologne est fière, à juste titre, de son fils, la France est fière, à juste titre, de cet immigré.

ROGER LEVALLANT

Un héros n'est plus

L'enterrement de Dimitri Coturovici.

Dimitri Coturovici — « Cot » — héros national yougoslave, combattant de l'Armée Républicaine Espagnole, Franc-Tireur et Partisan Français, mort en héros le 13 avril 1944, a été enterré dimanche 5 novembre 1944.



Dimitri Coturovici « Cot » (1911-1944)

combattant de l'Armée Républicaine Espagnole, Franc-Tireur et Partisan Français, mort en héros le 13 avril 1944, a été enterré dimanche 5 novembre 1944.

Son corps caché, pendant l'occupation boche par ses camarades, a été conduit de la caserne Pauline au dépôt de la caserne Saint-Pierre, en attendant le retour vers sa patrie, ainsi que l'a légué le maréchal Tito.

Une compagnie du régiment « La Marseillaise », une compagnie formée de Yougoslaves, et une compagnie soviétique ont rendu les derniers honneurs.

Devant la dépouille percée de mitraille, divers représentants des organisations patriotiques ont pris la parole.

Un ancien combattant des Brigades Internationales d'Espagne, aujourd'hui F. T. P. M. O. I. a tracé, en quelques phrases émues, la vie héroïque de « Cot » « Un exemple de courage, d'abnégation et de bonne camaraderie. »

Les représentants du Comité de Libération de Yougoslavie, du Comité National Bulgare, du Front National Arménien, ont souligné la valeur du disparu et leur admiration pour le travail réalisé par le disparu, dans la lutte contre le fascisme.

Parlant au nom des anciens Francs-Tireurs et Partisans Français, un jeune officier de l'armée française a souligné les liens entre les combats de la libération et les combats entre Français et immigrés.

Par trois salves, les présents rendent un dernier hommage et un adieu à leur camarade aimé et estimé.

NOSTALGIE

La brume, ce matin, a noirci l'horizon
Encadrant le ciel bas, de grands mortuaires
Que fuit en désarroi mon esprit vagabond,
Eternel pèlerin au pays des chimères.

Cherchant de vertes oasis, dans les Sahara,
Dédaigneux du sentier, tracé des caravanes,
Son essor la porté, en d'étranges opéras,
Où des cris féroces se mêlent aux voix divines.

Ce chant familier m'attire bien des fois,
Echos rauque et lointain de tams-tams en délire
Ouragan déchaîné, empli de mille voix,
Hymne d'espérance des fossoyeurs d'empire.

Evasion, rêve dépassant l'infini,
Au delà de la mort, atteint nos cœurs meurtris,
Que ta vision hante nos prochaines aurores,
Pour vaincre la grand' nuit, que notre âme abhorre !

R. KIMBULIAN.

Qu'est-elle devenue, la petite Elsa ?
NELLY BARBIER

VUES SUR L'EUROPE

UNE PAGE GLORIEUSE DE L'AMITIÉ FRANCO-ITALIENNE

La contribution des Italiens de Nice à la Libération

Devant la « Casa degli Italiani », boulevard Gambetta, montent maintenant la garde des Milices Patriotiques Italiennes qui portent avec le brassard F. F. I. (dont elles font partie intégrante), le brassard tricolore italien, vert, blanc, rouge. Les chefs des organisations sont réunis dans le bureau. Ce sont Dino, le responsable de toutes les formations militaires M. O. I. (Mouvement Ouvrier Immigré); Bruno, Luciano et Vincenzo, responsable politique. Ce sont eux qui ont organisé le maquis des étrangers dans les Basses-Alpes, composé de quelques Bulgares, de trois Polonais et de milliers d'Italiens antifascistes vivant en France, réfractaires au S. O. T. ou déserteurs de l'armée fasciste italienne après l'armistice du 8 septembre 1943. Ils se battent tous depuis deux ans avec les « Maquisards » français contre les nazis. De ces quatre hommes au visage hâlé, sec, ardent, je tiens le récit qui suit :

« Aux Italiens, le jour de l'insurrection à Nice, le 28 août, fut confié le passage à niveau de la Manteiga; il fallait empêcher que les renforts allemands venant du Valbon des Fleurs descendent en ville. En outre, d'autres groupes italiens devaient tenir la Borata, le Pont-Magnan (l'entrée ouest de la ville vers Marseille, d'une importance stratégique de premier ordre) et la gare de Liguier, en pleine ville, un centre crucial pour le soulèvement projeté. Le 28 août, le signal de l'insurrection donné à 6 heures du matin pour toutes les formations militaires, F. F. I., groupe combat, O. R. A. etc., ne subit aucun retard dans sa mise à exécution au passage à niveau, car les Milices Patriotiques Italiennes étaient déjà sur place et tenaient avec une mitrailleuse nichée dans le trou creusé par les Allemands (abri qui se retourna contre eux) toutes les routes et les carrefours menant en ville. Un premier coup de main heureux permit de saisir un camion allemand bandé de mitrailleuses, trois mitrailleuses, soixante grenades et des fusils. Un peu plus tard, un autre coup de main sur un camion allemand chargé de mitrailleuses permit enfin d'armer toute la population italienne et française du passage à niveau qui, coude à coude, fraternellement, s'engagea dans la mêlée. De la « Casa d'Italia », les fascistes tiraient sur la route avec des mitrailleuses lourdes; les Allemands arrosaient les insurgés avec de gros obus et essayèrent quatre fois d'enlever d'assaut cette mitrailleuse gênante. Ils échouèrent.

Au cours de la journée du 28 août, les milices italiennes capturèrent une douzaine de camions et environ six autos et vingt prisonniers, dont un lieutenant-colonel. Il y eut quatre morts parmi les nôtres. « Et, ajoute Vincenzo, partout les Italiens ont répondu avec la même ardeur à l'appel de l'insurrection.

« Et maintenant que cette « Casa d'Italia » arrachée des mains des fascistes, est devenue le siège des M. O. I., elle est restée pour ainsi dire à la véritable émigration italienne qui est antifasciste et pauvre, simple, ouvrière et paysanne. Maintenant nous avons un vaste programme à réaliser.

« Nous nous proposons de pousser les Italiens à collaborer en masse à la libération de la France; nous avons déjà formé des bataillons Garibaldi, cadres bataillons Garibaldi, qui partent encadrés d'officiers italiens, pour remplir les missions qui leur sont confiées.

Il y aurait beaucoup à dire sur l'œuvre silencieuse, héroïque de ces compatriotes, et

de la fraternité qui se tisse ici entre Français et Italiens. Cela est une bonne semence pour l'avenir... Viennent à nous des milliers d'ouvriers italiens déportés d'Italie par les organisations Todt, des soldats déserteurs de l'armée fasciste et tous veulent se battre contre les nazis. Après avoir nettoiyé la France, ils iront, disent-ils, prêter main-forte aux patriotes lombards et piémontais pour le dernier coup de balai contre « i Tedeschi ». ... Là, partout où des corps italiens se forment, résonne l'hymne sacré de la révolution italienne de 1848, l'hymne

par
Maria BRANDON

de Garibaldi qui dit: « Le bâton allemand ne dompte pas l'Italie ». ... Nous revenons aux sources de l'amitié populaire franco-italienne, celle soudée pendant le « Risorgimento » de 1848, de 1859...

Il) C'est ainsi que nous voulons montrer le véritable visage de l'Italie populaire, qui, elle n'a rien de commun avec le fascisme... Alors, ne se reproduiront plus certains incidents regrettables comme celui du 28 août, à Nice; un homme ayant arraché le drapeau italien de la « Casa degli Italiani », obligeait tous les passant à s'y essayer les pieds. Cette injure fut vite réparée grâce à la franche explication de nos milices patriotiques et à la prompte compréhension de nos amis français. Nous leur avons dit que ce drapeau tricolore n'est pas né avec le fascisme; le fascisme l'avait seulement séquestré. Il est né pendant la

révolution nationale et populaire de 48 », quand « la Marseillaise » mêlait ses accents fiers à nos hymnes de Manelli et de Garibaldi... Ce drapeau qui, comme dit notre poète Carducci, porte dans ses couleurs le vert de nos vallées, le rouge de nos volcans, le blanc immaculé de nos neiges alpines, est le symbole pur de notre patrie. Le premier outil de la compréhension franco-italienne va être précisément cette collaboration massive de notre émigration à la lutte antinazie. La Commission d'épuration nous entendra, car nous connaissons mieux que les Français les fascistes infiltrés dans nos rangs... Mais nous devons en plus conquérir, rassurer, éduquer cette partie de notre émigration qui vivait sous la terreur du Fascio, lequel emprisonnait les familles restées en Italie, de ceux qui, en France, se livraient à une activité politique antifasciste. Cela voulait dire pour ces pauvres gens, le chômage, le retrait des passeports, la faim et enfin la prison... Nous avons remis sur pied les services d'assistance sociale, les dispensaires, la clinique, grâce aussi à la collaboration de la Croix-Rouge Française, qui nous a fait un don de trois cent mille francs. Le Comité de Libération italien groupant tous les mouvements antifascistes et toutes les bonnes volontés sans distinction de parti ou de religion, travaille à lier l'amitié entre Français et Italiens, dans ce pays frontalier si délicat à manier.

Les quatre Italiens sourient gravement; l'un d'eux lève la main et montre le mur blanc où les écrevisses fascistes sont provisoirement cachées par un papier hâtivement collé: « Voilà, place nette partout; nous ferons du propre, nous ferons du neuf. C'est notre certitude, car c'est là notre volonté ».

L'AUTRICHE dans la lutte pour son avenir

La tempête de la lutte libératrice en Europe a atteint les frontières de l'Autriche. L'armée rouge est arrivée en vue de la frontière hongroise. Le dernier bastion de la puissance germanique à l'Est s'est écroulé, et le flambeau de la liberté se lève comme une étoile au-dessus de la vénérable Tour de St-Etienne à Vienne. L'Autriche enfin, première victime du coup de poing nazi à la face du monde, l'Autriche dont la botte prussienne a écrasé jusqu'au nom dans la poussière, peut se lever pour secouer le joug odieux de l'envahisseur.

Dans les Alpes du Tyrol, dans les montagnes de Carinthie et de Styrie se sont formés les « Cadres Verts » qui sont les maquis d'Autriche comme il y en avait en France au temps où flottait encore la croix gammée dans son ciel obscur. Là-bas aussi se sont trouvés des hommes courageux et fidèles à leur Patrie, pour chasser l'arme à la main l'ennemi et infliger des pertes sensibles à la Wehrmacht avec l'action conjuguée de l'armée rouge et les forces du maréchal Tito. Car il ne faut pas oublier que la plupart des Autrichiens ont été incorporés de force dans l'armée allemande, et que c'est la jeunesse autrichienne qui a payé avec son sang les médailles et les distinctions des maréchaux allemands.

Plus encore qu'en France, la Gestapo s'est acharnée à détruire la volonté de résistance du peuple autrichien. Le prussien orgueilleux le jugeait d'une race inférieure et le traitait en esclave et en forçat. L'élite spirituelle, à part quelques exceptions qui réussirent à prendre la fuite, a été exterminée,

le clergé catholique a été décimé, les églises fermées et profanées, l'histoire de l'Autriche bannie de tous les livres scolaires. La population juive, établie là depuis des siècles, fut assassinée, fusillée ou déportée dans les camps de terreur de Pologne, pour y être transformée selon les principes les plus modernes de la civilisation prussienne en savon et en chaux.

Mais jamais les envahisseurs ne réussirent à anéantir complètement l'esprit autrichien. Et aujourd'hui, que la libération s'approche de ses frontières, ce peuple se lève aussi comme tant d'autres, après avoir dû subir pendant des années le martyre de la domination nazie.

Dans les pays libres, les réfugiés autrichiens ont créé des comités de libération, qui sont en contact étroit avec le front intérieur. Toutes les luttes politiques sont supprimées et les monarchistes et les communistes, les socialistes et les chrétiens socialistes se sont tendu la main, afin de chasser l'envahisseur.

Dans le cadre d'une petite exposition, le Comité Marseillais de la libération de l'Autriche a témoigné de la volonté et du désir ardent des réfugiés politiques autrichiens de reconquérir, les armes à la main, leur patrie. Persécutés par la Gestapo qui avait mis à prix leur tête, ils ont combattu pendant longtemps à l'ombre, aux côtés de leurs frères français.

Et maintenant, ils sonnent l'attaque au grand jour. Leur but est de rendre à leur peuple sa liberté, de rendre à l'Autriche, dans l'avenir, sa grandeur et son indépendance.

La lutte clandestine des Italiens contre le nazisme

Avant le 25 juillet 1943, dans les mois où se préparait le renouveau du Grand Conseil fasciste, le renvoi de Mussolini et la formation d'un gouvernement de transition, l'action souterraine des opposants gagnait en étendue comme en force à mesure que les revers militaires s'accumulaient pour l'Italie, à mesure aussi que se faisait plus lourde la mainmise de l'Allemagne sur tous les rouages du gouvernement, de l'administration et de l'économie du royaume. Le parti communiste et le parti socialiste, restés organisés, avaient leurs journaux ou tout au moins leurs tracts clandestins. Il en était de même pour les catholiques restés fidèles aux traditions de la démocratie chrétienne et du « Partito popolare » : leur esprit social et leur sens religieux s'opposant aux formules totalitaires comme au cléricalisme des Machiavels au petit pied. Un autre mouvement, enfin, fort actif lui aussi, portait le nom de « Justice et Liberté » : formule mazzinienne depuis longtemps choisie pour signifier les tendances et les aspirations de ceux qui voulaient concilier les doctrines libérales et la pratique socialiste. « Giustizia e libertà » s'était été le titre du journal jadis fondé à Paris par Carlo Rosselli, cette victime du terrorisme fasciste; c'était encore celui d'une suite de feuilles qui paraissaient à intervalles irréguliers pour se répandre dans toute la péninsule.

Pour finir, les différents groupes et mouvements s'unissaient en secret, pour la lutte commune en organisant le « Front national des partis antifascistes ».

L'EXPLOSION DE JUILLET 43

La chute inglorieuse de Mussolini, « démissionnaire » selon les anciens usages d'un système parlementaire outrageusement décrié, fut accueillie par une immense explosion de joie. Si la dictature militaire du maréchal Badoglio ne marqua point le retour à la Constitution de 1848, jamais abolie mais sournoisement tournée par le fascisme, elle accorda tout au moins à la presse une relative liberté. Seules les questions militaires et diplomatiques furent strictement réservées : la guerre continuait, proclamait-on avec une solennité affectée. Mais les discussions sur les problèmes intérieurs et surtout les révélations sur la corruption du régime déchu abondèrent dans toutes les feuilles publiques. D'un bout à l'autre de l'Italie, la presse put ainsi retrouver en grande partie la physionomie qu'elle avait en 1922.

De Turin à Rome et à Naples, il n'était plus besoin alors de presse clandestine. Et le peuple, qui n'obtenait encore satisfaction ni dans son désir de paix ni dans ses aspirations démocratiques, pouvait trouver une manière de consolation à lire ses journaux. Cependant, l'action profonde se poursuivait malgré l'état de siège, et bientôt le Front national des partis antifascistes se transformait en « Comité de Libération nationale ». Ce Comité demandait à tous les Italiens de s'unir pour la lutte contre les Allemands et contre le fascisme. Il revendiquait la direction politique et militaire de cette lutte, c'est-à-dire le gouvernement du pays qu'il finit par obtenir au lendemain de la libération de Rome en juin dernier.

S. une quasi-unanimité morale s'était établie dans la péninsule, si les armées alliées appuyées par un contingent de troupes régulières italiennes, libéraient progressivement, après les îles et le Midi, les Marches et la Toscane, en revanche, la partie continentale de l'Italie, à travers la fiction d'une république fasciste sociale, restait sous la domination du nazisme. C'est là que la lutte clandestine se poursuivait sous toutes ses formes, de l'action des partisans groupés dans les Alpes et les Apennins à l'action des journaux imprimés en secret. Et cette lutte a pris souvent des formes ouvertes, par exemple quand elle aboutit en mars dernier à la grève générale dont les effets se firent particulièrement sentir à Turin, Milan, Gènes, et qui obligea les Allemands à d'importantes concessions.

LES EMIGRES ITALIENS EN FRANCE et « L'ITALIA LIBERA » Malgré les difficultés des communications tant entre les deux

parties de l'Italie, la partie déivrée et la partie restée sous le joug qu'entre la péninsule et l'étranger, les Italiens résidant en France s'organisèrent de bonne heure pour soutenir la lutte de leurs nationaux et même la lutte de la résistance française. Les militants des partis antifascistes avaient constitué un « Comité d'unité d'action » qui prit en main les institutions diverses de la colonie italienne, jusqu'au jour où les survivants du premier régime fasciste eurent une passagère revanche grâce à l'appui des Allemands. C'est alors que le Comité, à l'exemple de ce qui venait de se faire dans la mère-patrie, élargit sa composition, accueillant dans son sein des libéraux, des démocrates et des catholiques. Il prit le nom de « Comité d'action des Italiens de France pour la libération nationale », puis, il résolut d'imprimer à Paris et de répandre aussi largement que possible, dans la capitale et en province, un organe clandestin « L'Italia Libera ».

Cinq numéros de cette « Italia Libera » ont paru depuis le 5 janvier 1944. Le dernier portait la date du 30 juillet. On trouve dans chacun de ces feuillets blancs ou roses des chroniques sur l'action du Comité italien de Libération en Italie, avant et après le Congrès de Bari (janvier 1944), comme depuis la constitution du gouvernement démocratique, présidé par M. Bonomi des nouvelles sur les événements d'Italie; des conseils et des consignes aux Italiens émigrés. Deux mots résument ces consignes : unité, lutte armée. Ainsi s'explique la part prise à la libération de Paris et à la guerre du maquis par de nombreux éléments italiens fraternellement fondus dans les groupes de F. F. I. Ainsi s'explique l'action solidaire qu'ont menée depuis la fuite des autorités fascistes, le 16 août, les représentants de toutes les tendances de la démocratie italienne (parmi lesquels les catholiques ont été particulièrement vigoureux et dévoués) pour la sauvegarde de la dignité morale et des intérêts matériels de leurs compatriotes; pour l'assistance aux victimes italiennes d'une « collaboration » forcée ou de la répression à leurs familles et à tous les déshérités; enfin, pour le rétablissement de relations normales et cordiales avec le gouvernement provisoire de la République française.

Une réunion du Comité bulgare

Dimanche, 5 novembre, à Marseille, s'est tenue une réunion de l'immigration bulgare dans laquelle ont participé des immigrés de Marseille et du département des B.-du-Rh. et du Var.

Dans cette réunion, il a été constaté que l'immigration bulgare en France a toujours été hostile à la politique germanophile des différents gouvernements bulgares, qui ont mené la Bulgarie à la participation de l'Axe, et le peuple bulgare à l'esclavage.

L'immigration bulgare a participé activement à la Résistance, et une grande partie, les armes à la main, aux côtés du peuple français dans la lutte pour sa libération. Dans le combat, trois d'entre eux ont trouvé la mort.

La réunion a décidé la formation d'une société culturelle sous le nom de :

SOCIETE POUR L'UNITE ET LA DEFENSE DES BULGARES

filiale régionale de la même société à Paris.

Le Comité Bulgare

Le gérant : M. Bernier
Imprimerie de « La Marseillaise »
15, cours du Vieux-Port
MARSEILLE

Les articles sont reçus aux bureaux de la rédaction 2, rue Alfieri jusqu'au mercredi pour paraître le dimanche